

Texte de
ANNE-SOPHIE
SILVESTRE

Illustrations de
AMÉLIE
DUFOUR

Les folles Aventures
D'EULALIE DE POTIMARON
V. LE VAMPIRE DE CASTILLE



« — J'ai une autre question, mais je n'ai plus d'argent.

— Que veux-tu savoir ? demanda la gitane.

— El Vampiro existe-t-il ?

— Oui, dit-elle tranquillement.

— Qui est-il ?

— Personne ne l'a vu.

Il peut ressembler à toute personne que nous croisons.

Écoute mon conseil : ne sors pas seule la nuit
et évite de montrer ta curiosité au premier venu.

L'Inquisition, à défaut de brûler le vampire,
pourrait bien brûler quelques personnes qui s'y intéressent trop. »

Marie-Louise est désormais Reine d'Espagne,
et Eulalie son écuyère. Madrid et la Castille
se révèlent riches en découvertes, mystères et rencontres.
Que Versailles est donc loin !





Les folles Aventures
D'EULALIE DE POTIMARON
V. LE VAMPIRE DE CASTILLE

Déjà parus dans la même série :

- Tome 1 : *À nous deux Versailles !*
- Tome 2 : *Le Serment*
- Tome 3 : *Secrets et présages*
- Tome 4 : *L'Amazone de Mademoiselle*

Conception graphique : Studio Flammarion Jeunesse

© Flammarion pour le texte et l'illustration, 2013

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13

Dépôt légal : octobre 2013

ISBN : 978-2-9169-0007-0 / N° d'édition : L.01EJEN000928.N001

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Texte de
ANNE-SOPHIE
SILVESTRE

Illustrations de
AMÉLIE
DUFOUR



Les folles Aventures
D'EULALIE DE POTIMARON
V. LE VAMPIRE DE CASTILLE

Flammarion

Extrait de la publication

*Pour Marie, Anaïs, Lili..., et tous ceux qui continuent à
suivre encore et encore les aventures d'Eulalie,
à y rencontrer des émotions et avoir la gentillesse de le dire.
Merci, Catherine, Rafaël, Virginie, Charlotte
et Claire pour les précieux conseils
concernant l'usage de la langue espagnole.
Merci, Adrien, pour l'aide en général.*

« Votre faucon reste trop longtemps bridé, Sire,
Il n'est point né chez l'Homme. C'est un faucon passager
Qui avait chassé avant que nous l'attrapions,
Dangereusement épris de liberté. »

Rudyard Kipling, *La Veille de Gow*

Résumé

DES TOMES PRÉCÉDENTS

Quand le Roi d'Espagne, le Roi-Soleil et la diplomatie entière d'Europe s'unissent, ils écrasent tout sur leur passage.

Le roi Charles II d'Espagne est tombé amoureux de Marie-Louise d'Orléans à la vue de son portrait et n'a consenti à signer le traité de Nimègue, mettant fin à la guerre entre la France, l'Espagne et les Pays-Bas, qu'à la condition qu'il épouserait *Mademoiselle*. Marie-Louise et le Dauphin ont dû renoncer au serment qu'ils s'étaient fait l'un à l'autre de se marier.

Au début de ce volume, Marie-Louise est en route vers Madrid pour rejoindre son fiancé. Le sacrifice est lourd. Elle part, sachant qu'elle ne reverra sans doute jamais Louis, ni les siens, ni la France. Louis lui a promis avant de la quitter : « Je t'écrirai chaque semaine de notre vie, des lettres si respectueuses que ton époux pourra les lire sans être offensé. »

Trois de ses filles d'honneur : Eulalie, Gaétane et Héloïse de La Lande ont décidé de la suivre en Espagne, dont elles ne connaissent rien et ne parlent pas la langue.

Pour Eulalie aussi le renoncement est dur, elle a dû prendre sur elle de se séparer de Philippe de Chartres, qu'elle aime et qui l'aime. Toutefois, au moment de se quitter, peu avant d'entrer en Espagne, Philippe lui a déclaré : « Avant huit mois, d'une façon ou d'une autre, je t'aurais revue. »

Au début de ce cinquième volume des folles aventures de Gabrielle-Évangéline-Eulalie de Potimaron, nous sommes en automne de 1679, en Espagne, sous le règne de Charles II, Roi d'Espagne, de Naples, de Sicile et de Sardaigne, duc de Milan et souverain des Pays-Bas, âgé de dix-huit ans.

Marie-Louise d'Orléans a dix-sept ans.

Eulalie en a quinze.



1

Señora DE HONOR

« Il est là au sommet qui regarde l'Espagne... »¹

Depuis San Sebastian, ce chant tournait dans ma tête.

« Roland est preux, mais Olivier est sage.
Ô ma Durandal, que tu es claire et blanche !... »

L'histoire finissait mal et comme elle était belle ! Pendant nos réunions sous les combles de Versailles, c'était l'une de nos préférées.

1. *La Chanson de Roland.*

Et ces jours-ci, d'un point de vue géographique, elle était de circonstance.

Ce poème qui parlait d'amitié, de combats et de mélancolie convenait à mon humeur.

*« Avec elle, je conquis Provence et Aquitaine,
Je lui conquis le Poitou et le Maine,
La Lombardie et toute la Romagne,
Constantinople qui lui rendit hommage... »*

Il y avait cinq jours de voyage depuis San Sebastian jusqu'à Burgos, où nous retrouverions le roi Charles II et où le mariage serait célébré. Chaque jour, un Grand d'Espagne¹ escorté de sa cavalcade arrivait à notre rencontre au galop pour apporter à Marie-Louise les compliments du Roi. Charles II l'assurait de son amour et de l'impatience dans laquelle il était de la rencontrer, impatience qu'il avait toutes les peines du monde à surmonter.

Charles II avait dix-huit ans. Il était roi depuis la mort de son père, alors qu'il avait quatre ans ; sa mère et son demi-frère avaient assuré la régence jusqu'à ses quinze ans.

Il y avait maintenant de cela une année, il était tombé amoureux de ma maîtresse Marie-Louise au point de ne vouloir épouser qu'elle et de mettre en péril la paix en Europe pour obtenir sa main.

En quelque sorte, il s'agissait d'un hommage de fiançailles que seul un roi amoureux pouvait offrir.

1. La dignité de Grand d'Espagne est le plus haut échelon de la noblesse espagnole.

À la rivière de Bidassoa, une partie des Français avait fait demi-tour, mais les personnages les plus importants poursuivaient leur route jusqu'à Burgos pour assister au mariage. Les carrosses français et espagnols s'étaient mélangés. Marie-Louise avait fait monter avec elle la duchesse de Terranova, sa nouvelle *Camarrera Mayor*¹, la princesse d'Harcourt qu'elle avait toujours aimée et la maréchale de Clérambault qu'elle connaissait depuis l'enfance. Elles étaient un peu serrées, mais qu'importait ! Il ne restait à ma princesse que quelques jours à partager avec ses amies françaises. Ses trois compagnes vantaient le paysage, s'extasiaient sur ce qu'on découvrait, plaisantaient. Elles faisaient de leur mieux mais, souvent, malgré leurs efforts, la tristesse de Marie-Louise perçait. Elle quittait ceux qu'elle aimait. Ses parents, ses amis. Et surtout Louis.

Louis...

Louis.

Louis.

Est-ce qu'on souffrait moins quand du temps était passé ? Mais, alors, combien de temps fallait-il ? Des mois ? Des années ? Les souvenirs s'effaçaient-ils d'eux-mêmes ? Fallait-il les laisser s'éteindre, ou au contraire précieusement les entretenir ?

Par moments ces questions l'absorbaient si complètement qu'elle perdait le fil de ce qui se disait autour d'elle. Quand elle s'en rendait compte, elle secouait la tête et s'obligeait à sourire et revenir à la conversation. Il ne fallait pas penser

1. Première dame d'honneur.

à Louis, pas en ce moment. Un pays entier la regardait et attendait d'elle qu'elle soit heureuse. Il y avait la nuit pour être tranquille et pleurer. Toutes les princesses déracinées savaient cela.

Après Burgos, il ne resterait de Françaises auprès de Marie-Louise que Mme de Brignancourt, Gaétane, La Lande et moi : Gabrielle-Évangéline-Eulalie de Potimaron.

« *Las francesas* », comme on nous appelait déjà.

Le Roi avait fait savoir que, pour être agréable à sa très chère nouvelle épouse, il avait le plaisir de nous accorder le titre de *Señoras de Honor*¹.

Señoras de Honor de la Reina. Oui, nous. C'était un poste bien plus difficile à obtenir qu'à la Cour de France. En Espagne, on ne plaisantait pas avec l'ancienneté de la noblesse et les exploits des ancêtres, et Dieu sait pourtant si à Versailles cette question primordiale occupait les conversations.

Modestes filles d'honneur à Saint-Cloud, Gaétane, La Lande et moi avions fait un bond de comète dans la voie des honneurs. C'était drôle, aucune de nous ne s'en souciait vraiment.

Mme de Brignancourt, qui avait été à Versailles et Saint-Cloud « Madame le Premier écuyer de Mademoiselle », conservait sa fonction et devenait la « *Primera escudera de la Reina* »². Ce qui avait déjà causé tout un drame avec le

1. Dames d'honneur.

2. Première écuyère de la Reine.

duc d'Ossone, Grand écuyer de la Reine, lequel avait crié au scandale : jamais cette fonction n'avait été partagée, et encore moins avec une femme !

Le Roi, la reine mère et les ambassadeurs, qui étaient décidément d'humeur conciliante depuis qu'ils avaient obtenu la main de Marie-Louise, avaient trouvé une solution : Mme de Brignancourt aurait la responsabilité des chevaux français de la Reine et le duc, celle des chevaux espagnols.

Le duc avait encore opposé :

— Ces chevaux que nous ne connaissons pas transmettront aux nôtres toutes sortes de maladies, la gourme, la morve, la peste équine, que sais-je ?

Qu'à cela ne tienne ! L'écurie du palais de Buen Retiro, la demeure de repos du Roi et de la Reine, serait réservée pour les chevaux français. Et on leur attribuerait des pâtures séparées.

J'avais profité des dispositions accueillantes de ce début de voyage pour faire valoir qu'à Saint-Cloud j'occupais la fonction d'écuyère de *Mademoiselle*, rôle qui m'avait procuré une si précieuse liberté de circuler. On m'avait alors aussitôt nommée « *Señorita escudera*¹ », un poste qui n'avait jamais existé auparavant, mais le Roi avait donné des ordres afin qu'aucune des nouvelles *Señoras de Honor* françaises ne perde un seul des avantages dont elle avait pu bénéficier en France. Il voulait que nous aimions

1. *Escudera* : écuyère, en espagnol.

l'Espagne et que notre voyage soit placé sous le signe du bonheur.

Ce souhait charmant m'épargnait le voyage en voiture où l'on était serrés comme des anchois. J'aurais peut-être mieux fait de m'y trouver une place pour commencer à faire connaissance avec les gens parmi lesquels j'allais vivre désormais, mais je n'avais pas la tête à cela. Aller à cheval me permettait de monter Hawk et de penser à Philippe en paix.

Oui, Marie-Louise s'efforçait de ne plus penser à Louis mais, moi, je ne pensais qu'à Philippe. En dépit de toutes ces nouveautés et de ce plongeon dans l'inconnu, je passais le plus clair de mon temps à songer à Philippe et à ces derniers jours partagés avec lui.

Je me remémorais surtout cette nuit à l'écart du monde, au pied de la dune, quelque part en face de l'Océan. Je revoyais notre feu qui lançait vers le ciel des étincelles en gerbes, j'entendais le souffle des vagues et le grondement de la mer, j'avais la tête appuyée sur l'épaule de Philippe... Avais-je déjà contemplé auparavant une nuit aussi étoilée ? À moi aussi, par moments, cette question paraissait la plus importante du monde et m'absorbait entièrement.

Je me penchais souvent en avant de ma selle pour caresser Hawk, mon alezan, le cadeau de Philippe.

Lui, au moins, prenait ce voyage avec philosophie.

Cheval de guerre du duc de Chartres, il se faisait très bien à son nouveau rôle de monture de la *Señorita escudera*.

Philippe m'avait promis : « Dans moins de huit mois, je

t'aurais revue... » Cela faisait maintenant huit mois moins trois jours et six heures...

— Ce cheval est si exceptionnellement beau, observa Mme de Brignancourt, qu'il justifie complètement votre statut d'écuyère. J'en suis bien contente, je vous aurai avec moi, je me sentirai moins seule.

Marie de Brignancourt était triste, elle aussi. Non, la gaieté ne régnait pas vraiment chez les Françaises. Pour accompagner Marie-Louise, elle avait dû laisser en France son petit garçon, Victor-François-Paul. Elle tombait parfois dans des rêveries où je pouvais sentir son cœur se serrer.

— Ne ferez-vous pas venir votre fils ? demandai-je.

— Si j'estime qu'il sera heureux à Madrid et que ce séjour sera bon pour son éducation, oui.

Ce n'étaient pas des conditions bien difficiles à remplir. Ils avaient de la chance, ces deux-là, de pouvoir s'aimer si facilement.

— Je crois que vous le reverrez bientôt, dis-je avec un sourire.

Ce qu'elle venait d'observer à propos de Hawk était exact. Hawk, pur-sang anglais à la robe alezan fauve, était incroyablement beau. Des proportions parfaites, quelque chose de raisonnable dans les allures et l'expression... Certains seigneurs espagnols parmi les moins guindés étaient venus l'admirer et m'en faire compliment. Il leur semblait logique que pour une fille qui montait un cheval pareil on crée ce statut baroque de Señorita escudera. Après tout, pourquoi pas ? C'était moderne...

Je passai ma main, les doigts écartés, dans les longs poils blonds de la crinière de Hawk.

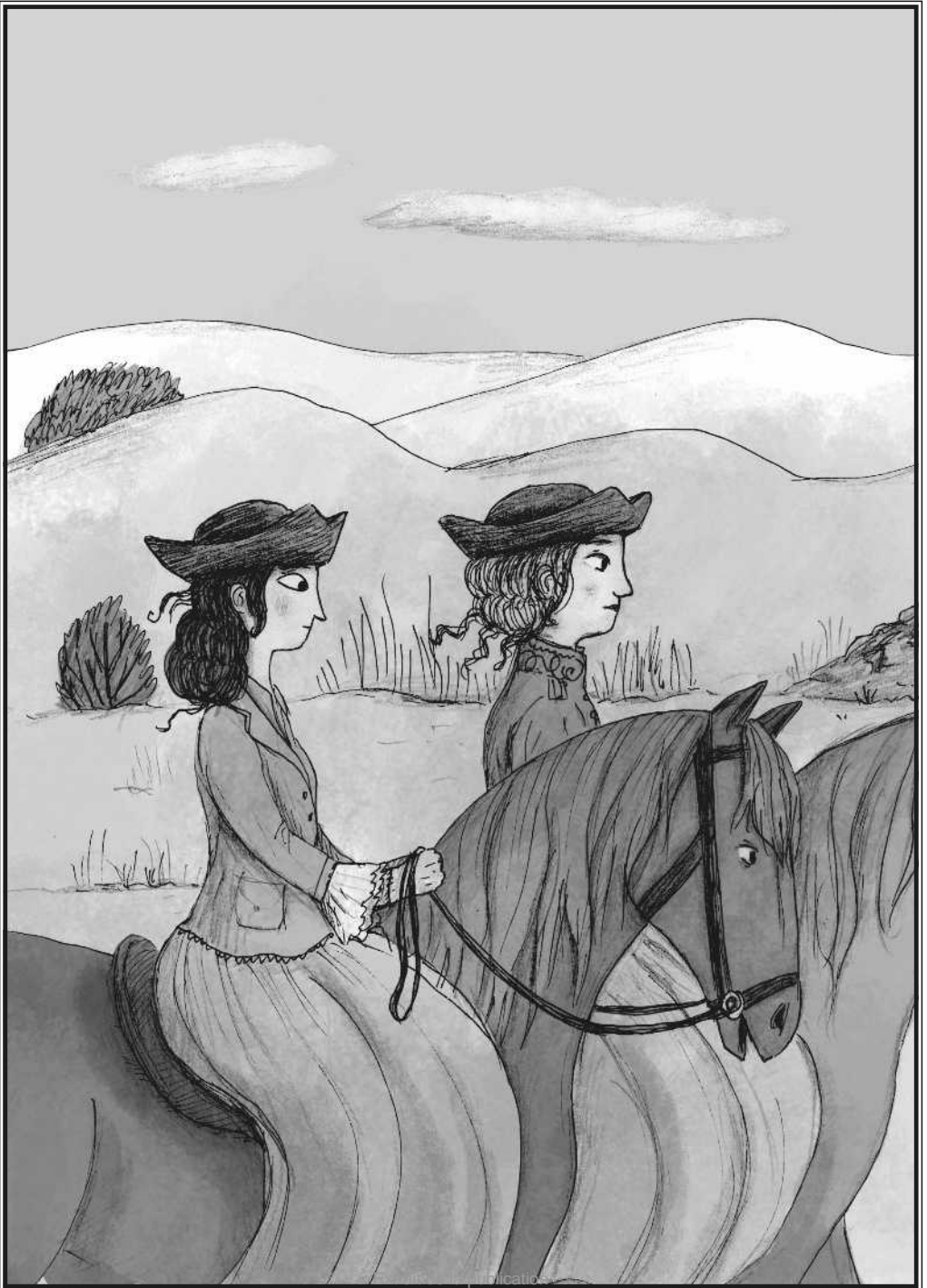
— C'est donc toi, lui demandai-je à mi-voix, qui va m'appriivoiser cette Cour ?

Et, avantage dû au franchissement des Pyrénées, hors Gaétane et Mme de Brignancourt, personne ici ne savait que, quelques jours plus tôt, Hawk appartenait au duc de Chartres. En France, je n'aurais jamais pu me montrer comme cela sur le cheval de Philippe.

Marie de Brignancourt et moi, malgré nos beaux titres tout neufs, chevauchions ensemble, modestement en arrière. Nous recevions une fameuse quantité de poussière, mais nous avons compris qu'ici des questions comme la préséance ou le droit de marcher sur les pieds des autres étaient de celles avec lesquelles on ne plaisantait pas. À Versailles, en comparaison, l'étiquette était un joyeux pique-nique.

Car si certains jeunes audacieux étaient venus nous saluer, nous avons aussi reçu une belle quantité de regards mécontents. Tout le monde à la Cour n'était pas enchanté de ce mariage du Roi avec une Française. L'Espagne et la France avaient été en guerre longtemps et certains trouvaient que la paix de Nimègue désavantageait abusivement l'Espagne. La sagesse était de nous faire petites. Peu importait la poussière.

Du reste, se faire discrètes n'était pas difficile car un duel permanent avait lieu de part et d'autre du carrosse



de la nouvelle Reine, et tous les yeux étaient fixés sur ce palpitant combat.

Les vieux contre les jeunes !

C'était passionnant.

Le duc d'Ossone, d'Uceda et de Penafiel, Grand écuyer, possédait le privilège de chevaucher à la portière du carrosse de la Reine. Et le marquis d'Astorga, de Velada et de Trastamara, *Mayordomo Mayor*, avait aussi la responsabilité d'accompagner la Reine à sa portière.

Le carrosse ayant deux portières, tout le monde aurait pu être content. Mais non ! Car la bonne place était celle du côté où se trouvait la Reine, l'autre côté ne valait pas tripette. Et sur ce point l'étiquette était formelle : la place du côté de la Reine revenait au *Mayordomo Mayor*, mais l'usage voulait qu'il la cède au Grand écuyer si celui-ci était plus vieux. Respect dû à l'âge. Or, depuis la Bidassoa, le marquis d'Astorga avait fait savoir qu'il n'en était pas question.

Le marquis d'Astorga était Grand d'Espagne à vingt ans. Beau comme il n'est pas permis de l'être, un charmant visage et des yeux bleus comme le ciel. J'avais eu le loisir de m'en rendre compte car il était de ceux qui étaient venus admirer Hawk.

Il ne cachait à personne qu'il était amoureux de la Reine. Amoureux à la folie, il le proclamait. Comme le Roi, il était tombé amoureux de Marie-Louise d'Orléans à la seule vue de son portrait. Il avait alors rompu avec sa maîtresse, la marquise de Barataria, et celle-ci s'était retirée

d'assez bonne grâce, admettant que contre une reine et une telle beauté elle n'était pas de taille.

Ils étaient étranges dans ce pays : la pudeur et le respect du mariage y étaient poussés à leur comble, rire en public était taxé de légèreté, mais il était permis d'être amoureux de quelqu'un ou de quelqu'une, même de la Reine, et de le faire savoir, à la condition que cet amour demeure éthéré et chevaleresque. En fait, cette façon d'envisager les choses me plaisait assez.

À ceci près que le souvenir du baiser âpre et possessif que Philippe m'avait donné sur la colline au-dessus de San Sebastian me faisait encore battre le cœur et qu'on n'aurait guère pu le qualifier d'éthéré.

Le duc d'Ossone était grand, entièrement vêtu de noir à l'exception de son collier de la Toison d'or et, en toute circonstance, son visage n'exprimait qu'une chose : la réprobation.

Le marquis d'Astorga et le duc d'Ossone chevauchaient donc de part et d'autre du carrosse de Marie-Louise et s'ignoraient au point de sembler avoir définitivement tiré un trait sur l'existence de l'autre.

L'atmosphère joyeuse du cortège en souffrait nettement.



2

Maria-Luisa

Deux jours avant d'arriver à Burgos, nous avons franchi les collines de la Sierra de la Demanda. Un peu cahin-caha, car la route rocailleuse et creusée d'ornières montait fort. Nous étions parvenus en haut des crêtes, entre ciel et montagne, quand six cavaliers portant le collier de la Toison d'or, six Grands d'Espagne donc, surgirent soudain au galop, arrivant à notre rencontre.

À une centaine de pas, ils diminuèrent leur train pour ne pas incommoder la Reine de leur poussière et ralentirent jusqu'à presque galoper sur place. Les cavaliers et les chevaux, appuyés sur leurs mors et l'écume à la bouche, paraissaient danser !... Cornebleu du diable en maudit,

j'avais vu de beaux exercices à la Grande Écurie de Versailles, mais jamais rien de pareil ! Sur l'arête d'une montagne, six chevaux et leurs cavaliers semblaient voler entre l'ocre de la roche et le bleu intense du ciel, avec une suprême élégance et une souveraine désinvolture comme si le plus beau salut du monde n'était que la moindre des choses.

« Pays de fous magnifiques ! pensai-je. Je crois qu'on va se comprendre, finalement. »

Ils annonçaient que le Roi les suivait. Sa Majesté aurait le bonheur de présenter ses hommages à la Reine dans moins d'un quart d'heure.

Charles II arriva seul, lui aussi au galop de son cheval. Comme les Grands, un moment plus tôt, sa silhouette se découpait sur le bleu du ciel. La lumière était si pure dans ce pays de montagnes qu'on distinguait ses longs cheveux blonds flottant derrière lui et son costume bleu et or. Pour une belle arrivée, c'était une belle arrivée. Je songeai qu'il n'aurait rien pu trouver de mieux pour faire plaisir à Marie-Louise, l'amoureuse des grands espaces. Aucune fête, aucun palais ne lui aurait plu autant...

— Majesté, murmura la duchesse de Terranova – notre nouvelle Mme de Souleucourt, en quelque sorte –, quand le Roi s'arrêtera, vous descendrez, marcherez vers lui et vous inclinerez dans une longue révérence afin de rappeler à tous que la Reine est la première sujette du Roi.

Marie-Louise fit un bref signe de tête. Elle savait cela. Mais Charles avait apparemment décidé d'oublier l'étiquette car il n'arrêta son cheval qu'à deux pas du carrosse,

sauta à terre et grimpa d'un bond sur le marchepied sans laisser à sa fiancée le temps de descendre.

— Ah, madame... murmura-t-il.

Quelque chose de touchant passa sur son visage, une inquiétude : la crainte de ne pas plaire à Marie-Louise. Le roi d'un des plus grands empires du monde était intimidé... Il n'avait pas la prestance de Louis, c'était sûr, ni le grand air que celui-ci savait prendre. Il était grand, mais mince à l'extrême. Au point d'en paraître fragile. Pourtant il possédait quelque chose qui à mon avis pouvait toucher le cœur de ma maîtresse : de grands yeux bleus d'enfant, qui semblaient perpétuellement poser une question.

Pendant quelques instants, il la contempla à travers la fenêtre, puis il lui prit les mains.

— *Maria-Luisa*... J'ai cru que tu n'arriverais jamais. Ils voulaient tous que je t'attende à Burgos mais quand on m'a dit que tu étais si près, je n'ai plus su t'attendre.

Il parlait français. Et fort bien. Il lui disait « tu » à l'espagnole. L'ambassadeur d'Espagne avait prévenu Marie-Louise que le Roi avait un peu étudié le français quand il était enfant, mais qu'il serait souhaitable qu'elle apprenne au plus vite l'espagnol pour partager ses impressions avec son époux en toute confiance. Elle avait fait de son mieux, mais en voyage et avec si peu de temps, elle n'en était encore qu'au commencement... Je savais qu'elle s'inquiétait des premiers moments avec Charles : il serait certainement déçu quand il constaterait qu'elle ne comprenait presque rien de ce qu'il disait.

Nous avons appris par la suite que, dès qu'il avait su que le mariage était accepté, craignant les mêmes malentendus que Marie-Louise, il s'était mis à l'étude du français avec ardeur. Il y avait consacré ses journées entières, lisant, écrivant et se faisant faire la conversation par les Français de Madrid qui possédaient la diction la plus pure. C'était une surprise, et un cadeau pour sa nouvelle épouse.

Il ouvrit lui-même la portière et tendit sa main ouverte :

— Viens, descends.

Marie-Louise réunit ses jupes et descendit. Sur la terre rouge de la Sierra de la Demanda, elle s'apprêtait à s'agenouiller dans l'antique révérence de la nouvelle reine au roi, mais Charles l'arrêta :

— Laisse donc, qu'avons-nous besoin de cela ? Marchons plutôt, veux-tu ?

Il prit le bras de Marie-Louise et tous deux, tournant le dos au cortège, partirent à pied sur la route. L'autre cortège, celui qui suivait Charles, trois fois plus important que le nôtre, les carrosses du Roi, ceux de l'archevêque de Burgos et leurs suites commençaient à arriver en face. Ils aperçurent avec stupéfaction leurs Majestés marchant sur ce chemin comme si elles étaient seules au monde. Les équipages entamèrent précipitamment un demi-tour afin de ne pas déranger le royal tête-à-tête, mais il est loin d'être évident de faire tourner bride à des carrosses à six chevaux sur une route de montagne. D'où nous étions, je pouvais apercevoir là-bas un mémorable chambardement.

Des deux côtés, c'était la stupéfaction. On n'avait jamais

vu cela, et encore moins dans une circonstance aussi solennelle que le mariage du Roi. Tout l'apparat espagnol était désorganisé. Mais, de toute évidence, le Roi le voulait ainsi et il n'y avait qu'à faire de son mieux pour le contenter.

Charles et Marie-Louise, dans leur bulle, ne semblaient s'apercevoir de rien.

— Sais-tu, dit Charles, j'avais le sentiment que ce mariage ne se ferait pas, que je m'éveillerais et que je découvrirais que tout cela n'avait été qu'un rêve. Et j'avais un peu envie de mourir quand j'avais ces pensées. Mais aujourd'hui, tu es là... Sais-tu encore ? Tout à l'heure, quand je montais au galop le chemin de la montagne, je songeais que j'aimerais t'enlever et t'épouser dans une église de village, juste toi et moi, sans tous ces gens, sans toute cette pompe, comme un garçon et une fille de ferme.

Des larmes montèrent aux yeux de Marie-Louise : ce mariage dans une église de campagne, c'est le rêve qu'elle avait fait avec Louis. Une petite église seulement pour eux. Charles s'en aperçut, tira précipitamment son mouchoir et le lui offrit.

— T'ai-je fait de la peine sans le vouloir ? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non pas, mon cher Sire, dit-elle en souriant dans ses larmes, je pensais au contraire qu'il n'y a rien que j'aimerais comme une église de village, juste pour Votre Majesté et moi.

— Ah, tu m'appelles ton cher Sire, que tu es bonne ! Dis-moi « tu », je t'en prie... Quand je parlais d'une pe-

tite église dans la montagne, pour moi, c'était une image, une chimère heureuse... Je n'aurais jamais pensé que toi aussi... Tu es une grande princesse ! Mais si tu le désires, ordonne ! Il y a un village au bas de la montagne, Quintanapalla, et nous nous marierons là-bas tout à l'heure.

— Je le désire beaucoup, Sire.

— Alors, il en sera ainsi.

Charles leva un bras. De chaque côté, les plus importants des seigneurs s'élançèrent au galop pour le rejoindre.

— Messieurs, le désir de Madame, et le mien, est de nous marier sans attendre. Monseigneur l'archevêque, que pensez-vous de l'église de Quintanapalla, le village que nous venons de traverser ? Il me semble qu'elle conviendra à merveille pour cette cérémonie.

L'archevêque dont le carrosse venait d'arriver ouvrit des yeux comme des soucoupes :

— Cette petite église de... de villageois, Sire ? Alors que la cathédrale de Burgos, ce pur joyau, attend Votre Majesté ?

Depuis un mois, on préparait, bichonnait, embellissait la cathédrale. Cinquante peintres l'avaient parée de toutes ses couleurs. Soixante musiciens répétaient sans relâche.

— Et l'humilité, Monseigneur, qu'en faites-vous ? Notre Seigneur est né dans une étable, il ne peut qu'être agréable à Dieu que le Roi d'Espagne se marie dans un village.

— Que Votre Majesté me pardonne, mais cette église sera sans doute... malpropre.

— Vous veillerez qu'elle ne le soit pas.

— Je ne puis pas célébrer la messe aujourd’hui, Sire, je ne suis pas à jeun.

— Combien de temps vous faut-il ?

— Sire, le jeûne eucharistique commence à minuit.

— Voilà qui est parfait : vous célébrerez mon mariage à minuit, cela laissera à chacun le loisir de se préparer ; merci, Monseigneur ! *Señor Mayordomo Mayor* ?

— Votre Majesté ? interrogea le marquis d’Astorga en saluant.

— Pars en avant et fais préparer un appartement pour la Reine. Que tout soit à son goût et qu’elle n’ait rien à désirer !

— Oui, Sire, fit le marquis qui sauta à cheval et donna des jambes avec force.

Il fit signe à ses gens en leur désignant la vallée d’un geste impérieux. Tous le suivirent dans une cavalcade déchaînée. Charles présenta la main à Marie-Louise :

— Veux-tu monter dans mon carrosse ?

Ce carrosse était à l’espagnole, sans vitres ni rideaux.

— Peut-être ne vas-tu pas aimer cela, s’inquiéta-t-il, je le ferai changer.

— N’en faites rien, Sire, j’aime voir ces paysages.

— On m’avait dit que les dames françaises craignaient la poussière et le soleil, qui gâtent le teint . . .

— Elles ont tort, elles sont sottes, elles ne sont jamais sorties de chez elle et pensent que le monde s’arrête à six lieues de Versailles. J’aime sentir l’air qui bouge et passe.

En fait, surtout, Marie-Louise n’aimait plus rien de ce

qui était français. La France, dans son esprit, avait désormais le visage de son oncle Louis XIV. La France lui avait pris tout ce qu'elle aimait : Louis, *Monsieur* et *Madame*. Louis XIV n'avait jamais su – ou jamais voulu – lever une fois pour toutes la terrible question qui planait sur la mort de sa mère. Henriette était-elle morte malade ou empoisonnée ? Laissant Marie-Louise vivre avec ce doute pour le reste de ses jours.

Et la France l'avait sacrifiée en l'envoyant en Espagne. On avait piétiné son amour pour Louis, et tout le monde avait paru trouver cela normal. Pas une voix ne s'était élevée pour la défendre, hors quelques Parisiens sur les places et les marchés, ce qui n'avait d'ailleurs fait que hâter la décision de Louis XIV. Dieu bénisse quand même les gens de Paris pour l'éternité ! Alors, aujourd'hui, elle était en Espagne. Elle ferait de son mieux pour rendre Charles heureux, mais la France n'avait plus rien à attendre d'elle !

Quintanapalla était un peu plus qu'un village, un gros bourg plutôt, autour d'une église en pierre grise. Le marquis d'Astorga avait emprunté pour la Reine la plus grande maison, celle de l'Alcade¹, une assez belle demeure à deux étages munie d'un balcon à la balustrade en fer forgé.

Par chance, nous, Señoras de Honor, profitons aussi de cette belle habitation. Depuis le balcon, j'aperçus d'autres dames, marquises et duchesses, se répartir dans les maisons voisines – pour entrer dans certaines, il fallait se baisser pour

1. Le maire.

franchir la porte – afin de revêtir leurs toilettes de mariage.

On avait envoyé chercher en toute hâte à Burgos des tentures, des fleurs et de la vaisselle pour décorer l'église, la salle du banquet et la chambre nuptiale.

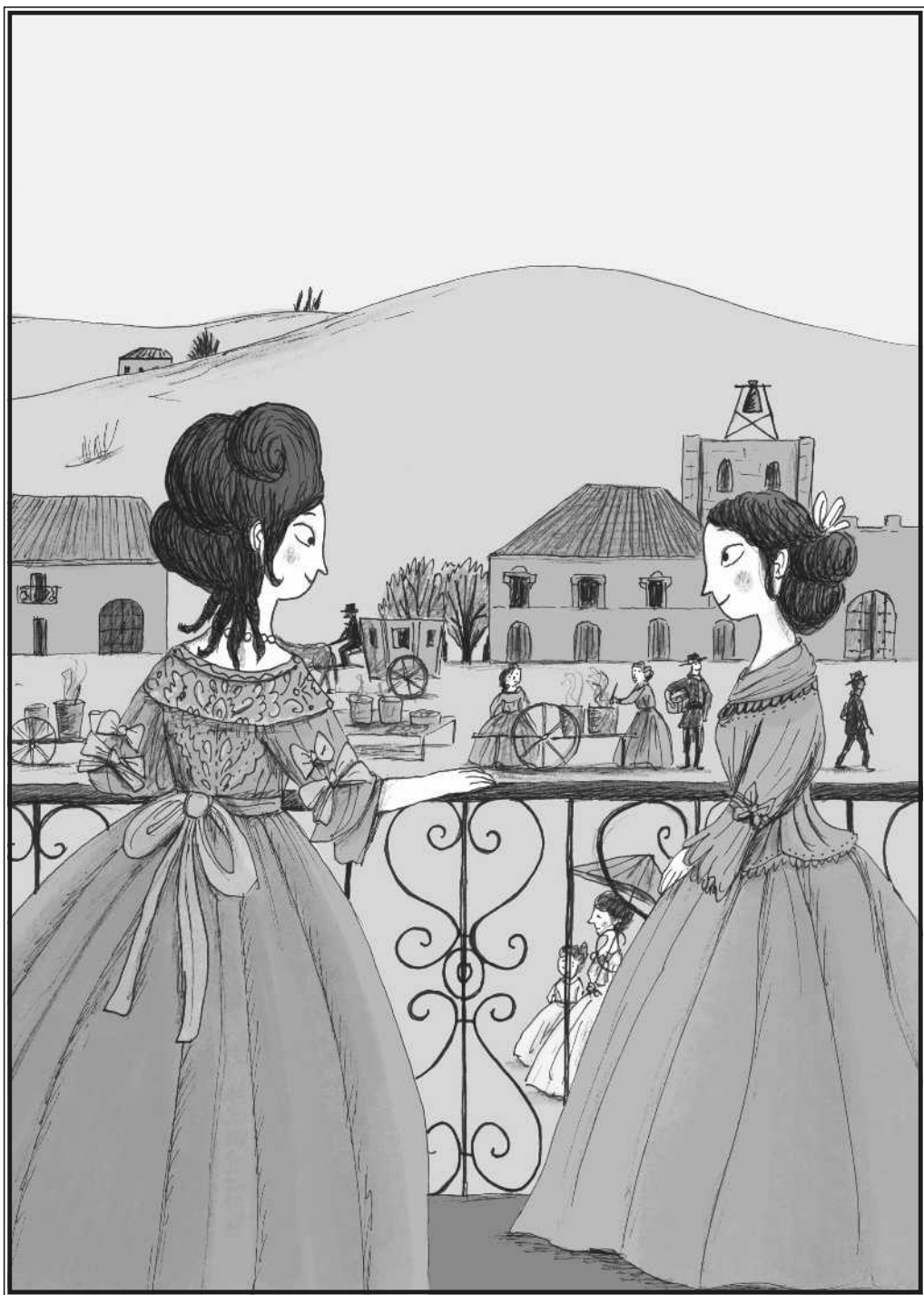
Marie-Louise, sortie elle aussi sur ce balcon, regardait, curieuse, l'agitation que son désir et celui de Charles, nés sur le haut de la montagne, avaient déclenchée. On commençait déjà à préparer le banquet. À défaut de cuisines équipées comme il convient pour un mariage royal, des cuisines roulantes – comme à l'armée – étaient arrivées et s'affairaient déjà. Des odeurs sublimes se répandaient, de viandes grillées, de ragoûts, de brioches au four et de beignets... J'avais faim, tripes du diable et vertu de chou ! Nous serait-il possible de goûter à tout cela ou faudrait-il attendre minuit ? Soit dit en passant, je n'en avais aucune intention. Voyons, quel prétexte trouver pour aller faire un tour dehors ?

— Tout cela me donne faim, dit Marie-Louise, je goûterais bien ce qu'on prépare là en bas.

— Je pensais la même chose, Majesté.

Ma princesse, pour la première fois depuis des semaines, paraissait contente. Elle semblait avoir recouvré une sorte de paix. Et, dans l'immédiat, j'en saisisais l'une des raisons : elle n'aurait pas à subir une seconde cérémonie enflée et pompeuse. Les ors, les orgues, les fastes, la cathédrale, tout ce qu'elle avait déjà connu et haï à Fontainebleau. Elle échappait à ce qu'on avait décidé pour elle.

— Mon époux me fait le plus beau cadeau que je pou-



vais recevoir, poursuivit-elle.

Elle s'interrompit un instant, sourit à une pensée qui lui traversait l'esprit, puis continua :

— En France...

Elle ne termina pas, mais je compris la raison de ce sourire : à Versailles, chacun tomberait assis sur les banquettes brodées, stupéfait et outragé, quand on apprendrait que la nouvelle Reine française, la princesse d'Orléans, avait eu droit à un mariage expédié à la va-vite dans une bourgade pleine de poules, égarée quelque part au pied de la Sierra de la Demanda.

Marie-Louise ne perdait pas de temps pour renvoyer une balle cinglante du côté français de la frontière. En effet Louis XIV ne pourrait manquer d'être cruellement vexé. Il se dirait sans doute qu'au fond peu importait, que Marie-Louise pouvait bien se marier dans un hameau perdu si cela lui faisait plaisir du moment qu'elle disait enfin « oui » une fois pour toutes au Roi d'Espagne, mais il avait trop le sens de l'étiquette et de la grandeur pour ne pas être humilié.

— Et puis, ajouta encore Marie-Louise, c'en sera terminé de l'incertitude et de la tentation.

Le soleil était en train de disparaître derrière la crête des montagnes, l'ombre prenait possession de la vallée. Je comprenais. Marie-Louise, durant tout ce voyage, avait lutté contre le désir de tout laisser tomber, de quitter le cortège, prendre un cheval et partir au galop pour rejoindre Louis. Et qui donc l'aurait arrêtée ?... Je pouvais deviner à quel

point ce désir avait parfois dû être violent : je ressentais le même plusieurs fois par jour ! Faire faire demi-tour à Hawk et courir d'une traite retrouver Philippe.

Mme de Terranova vint nous interrompre :

— Votre Majesté ne devrait pas se montrer ainsi à la fenêtre.

On avait reconnu Marie-Louise, des badauds s'attroupaient dans la rue pour lui envoyer des saluts et des bonjours. C'était amical et chaleureux, mais peut-être un peu familier pour le jour du mariage.

— Vous avez raison, madame.

Marie-Louise salua de la main, puis nous rentrâmes et l'on tira les rideaux derrière nous. La robe d'or du mariage était étalée sur le lit, une robe de soie et d'or frisé, garnie de diamants. Elle étincelait. Les Señoras de Honor, nous en porterions une assortie, avec toutefois beaucoup moins d'or et pas du tout de diamants.

La duchesse de Terranova dirigeait les choses avec calme et compétence comme si elle s'était parfaitement préparée à organiser un mariage royal en moins de six heures dans un bourg de soixante maisons. Je ne sais pas comment elle avait fait, mais un lit princier était déjà installé avec ses draps et ses rideaux de satin.

J'avais été présentée à la Camarera Mayor en arrivant à San Sebastian. C'était une grande et belle femme qui riait sans hésiter, et même fort, si quelque chose lui semblait drôle, alors que les convenances ici voulaient qu'on reste toujours grave, particulièrement les dames. Elle portait du

noir, comme beaucoup de gens dans cette Cour, mais des tissus somptueux, rehaussés de rubans rouges ou cramoisés. Elle me plaisait plutôt, et il me semblait qu'à Marie-Louise aussi.

— Mesdemoiselles, nous dit-elle, je vous engage à aller revêtir vos toilettes de noces. Je vous prie de faire diligence afin de revenir au plus vite aider Sa Majesté.

Dans son dos, Marie-Louise me montra du doigt la rue, puis sa bouche. J'avais compris, il fallait aussi que je lui rapporte quelque chose à manger venant de ces roulottes qui sentaient si bon. J'inclinai la tête pour signifier que c'était entendu. Mais au moment où nous allions sortir, Gaétane, La Lande et moi, une voix tonna de l'autre côté de la porte :

— J'ai toujours pensé que vous étiez sot et borné comme une vieille mule, je me trompais : vous valez trente ânes pour le moins !

Une autre voix répondit :

— Vaurien de sac et de corde, Satan t'étouffe et encorne toute ta famille !

Un silence stupéfait se fit dans la chambre de noces. C'était tout de même un curieux mariage.

L'auteur

Anne-Sophie Silvestre aime Madrid, les orangers, les oliviers, les histoires d'amour, les contes fantastiques, les oiseaux de proie et les folles aventures en général.

Tout cela réuni a donné *Les Folles Aventures de Gabrielle-Évangéline-Eulalie de Potimaron*, tome 5, *Le Vampire de Castille*.

L'ILLUSTRATRICE

Native de banlieue parisienne, Amélie a migré en Alsace pour rejoindre l'école des Arts décoratifs de Strasbourg.

Elle y vit toujours au milieu des cigognes et travaille en tant qu'illustratrice pour la presse et l'édition jeunesse.

Table

DES MATIÈRES

1. <i>Señoras de Honor</i>	11
2. <i>Maria-Luisa</i>	22
3. <i>¡ Inmediatamente !</i>	35
4. <i>Ti-bo, mi amigüete</i>	43
5. <i>El Señor Conejo</i>	53
6. <i>Buen Retiro</i>	60
7. <i>Le bonheur, comme un ballon d'air chaud</i>	71
8. <i>Inconséquence et irréflexion :</i> <i>je n'en fais jamais d'autres !</i>	80
9. <i>Une pareille expérience justifiait notre voyage</i>	87
10. <i>El Señor Gabriel</i>	98
11. <i>Le sentiment du fer</i>	106
12. <i>La Puerta del Sol</i>	117
13. <i>La gitana</i>	131
14. <i>Enrique</i>	144
15. <i>Le Cordouan</i>	158
16. <i>La mauvaise réputation</i>	171
17. <i>Qu'il ne reste que des cendres !</i>	181
18. <i>Le chemin</i> <i>de Saint-Jacques-de-Compostelle</i>	189
19. <i>Usages, traditions et coutumes</i>	204

